

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Mariage](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1850-09-19

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 2821, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 19 sept 1850

J'ai fait vingt lieues hier pour ne trouver qu'une seule des personnes que j'allais

chercher. Peu m'importe ; ma visite est faite. C'était une visite, non seulement de convenance mais de conscience. Les Banneville ont été très bien pour moi dans les plus mauvais jours quand beaucoup d'autres étaient mal, ou tremblaient d'avoir l'air d'être bien. Je suis très fidèle à ces souvenirs. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup d'ingrats et de lâches, mais toujours aussi quelques cœurs reconnaissants et courageux ; et quelques uns de ceux-là suffisent pour faire oublier beaucoup des autres et sauver l'honneur de l'humanité.

Je comprends qu'on s'inquiète à Berlin de Cassel et de Darmstadt ; mais j'ai quelque penchant à croire qu'on fait autre chose que de s'en inquiéter. Ces désordres des petits états Allemands, cette incurable impuissance ou sottise des petits Princes, servent au fond les vues de la Prusse et poussent vers elle les populations. L'ambition prussienne est craintive, mais obstinée. Le Gouvernement de Berlin a peur pour lui-même, mais sans cesser de convoiter le bien d'autrui. Je ne crois pas qu'il excite les insurrections badoises, hessoises ou autres, mais je doute qu'il s'en afflige à tout prendre, il en espère plus qu'il n'en craint.

Il m'est venu ces jours-ci assez du monde de mes environs ; mais je n'ai rien à vous en dire. Grande stagnation des esprits comme des faits. Grande prospérité de l'industrie et du commerce qui ne demandent que le statu quo. Grande détresse de l'agriculture qui voudrait bien un changement, mais qui n'ira point au devant. Les légitimistes voient cela ; ils ont le sentiment que eux seuls ils ne peuvent rien ; je ne dis pas seulement rien faire mais rien tenter ; quand on le leur dit, ils en conviennent sur le champ. Et pourtant ils parlent, ils s'agitent comme s'ils pouvaient et faisaient quelque chose. Cela leur fait grand mal dans le pays ; leur agitation incommode ; leurs paroles déplaisent. C'est un grand art que de savoir se tenir tranquille et se taire. Les partis n'ont jamais cet art là ; surtout les partis qui sont à la fois nobles et faibles. Ils se remuent et bavardent pour oublier un peu leur impuissance.

Soyez tranquille ; je n'oublierai point que c'est moi qui ai eu la première idée de René de Fleischmann, et qui ai pris l'initiative. J'ai envie qu'en fin de compte la chose réussisse. Mais je ne puis ni ne veux forcer la main aux intéressés. Quant à la dot, je vous ai dit au premier moment, mais à vous seule, ce qu'il en pourrait être dans l'avenir avec quelques bonnes chances de famille ; mais quand il a été question d'en parler à d'autres, j'ai été très précis ; 10,000 liv. de rente en se mariant, et 5 ou 6000 de plus assurées. Cela est très exact.

10 heures

Merci de votre soin à recueillir pour moi toutes les nouvelles, grandes ou petites, tristes ou gaies. Je serais bien curieux de savoir si Thiers à réellement passé par Paris pour aller à Richmond. Je n'y crois pas. Ce serait, de la part de Richmond le symptôme d'une politique plus à part et plus hardie, que je ne le suppose. Je crois au travail constant, mais hésitant, embarrassé, timide et ménageant tous les avènements. Adieu, adieu., adieu.

Ma fille Pauline ne sera à Paris qu'après-demain matin samedi. Elle en partira dimanche soir. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-09-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3514>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 19 sept. 1850

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

M. Richer - Jeudi 19 Sept 1850²⁸²¹

J'ai fait vingt lieues bien pour
me trouver qu'une seule des personnes que
j'allais chercher. Peu m'importe; ma visite est
faite. C'était une visite, non seulement de courtoisie
mais de conscience. Les Darmstadt ont été très
bien pour moi dans le plus mauvais jour,
quand beaucoup d'autres étaient mal, ou
tremblaient d'avoir l'air d'être bien. Je suis
très fidèle à ces souvenirs. J'ai rencontré dans
ma vie beaucoup d'ingrats, et de lâches,
mais toujours aussi quelques-uns reconnaissants
et courageux; et quelques uns de ceux-là
suffisent pour faire oublier beaucoup des
autres, et sauver l'honneur de l'humanité.

Je comprends qu'on s'inquiète à Berlin
de Cassel et de Darmstadt; mais j'ai quelque
peine à croire qu'on fait autre chose que de
s'en inquiéter. Les désordres, les petits États
Allemands, cette incurable impuissance ou
lâcheté des petits Princes devant au fond
les vœux de la Prusse et poussés vers elle
les populations. L'ambition Prussienne est

Crainctive, mais obstinée. Le gouvernement de Berlin a peur pour lui-même, mais sans cesse de convoiter le bien d'autrui. Il ne voit pas qu'il excite les insurrections Badoises, Hessiennes ou autres; mais je doute qu'il s'en afflige. À tout prendre, il en espère plus qu'il n'en craint.

Il n'est rien en ce jour-ci assez de moule de nos environs; mais je n'ai rien à vous en dire. Grande stagnation des esprits, comme des faits. Grande prospérité de l'industrie et du commerce qui ne demandent que le statu quo. Grande détresse de l'agriculture qui voudrait bien un changement, mais qui n'a point au devant. Les légitimistes voient cela; ils ont le sentiment que eux seuls ils ne peuvent rien; je ne dis pas seulement rien faire, mais rien tenter; quand on le leur dit, ils en courent sur le champ. Et pourtant ils parlent, ils s'agitent comme s'ils pouvaient le faire ou quelque chose. Cela leur fait grand mal dans le pays; leur agitation

incommode, leurs paroles, déplaisent. C'est un grand art que de savoir se tenir tranquille et se taire. Les partis n'ont jamais été art là; surtout les partis qui sont à la fois nobles et faibles. Ils se remuent et bavardent pour oublier un peu leur impuissance.

Soyez tranquille; je n'oublierai point que c'est moi qui ai eu la première idée de Roi de Schleichmann et qui ai pris l'initiative. J'ai envie qu'en fin de compte la chose réussisse. Mais je ne puis ni ne veux forcer la main aux intéressés. Quant à la dot, je vous ai dit au premier moment, mais à vous seule ce qu'il en pourroit être dans l'avenir, avec quelque bonne chance de famille; mais quand il a été question d'en parler à d'autres, j'ai été très précis; 10,000 lrs. de rente en la mariant, et 5 en l'épousant de plus, assurés, cela est très exact.

10 heures.

Merci de votre soin à recueillir pour moi toutes les nouvelles, grandes ou petites, tristes ou joyes.

Je serai bien curieux de savoir si Thiers a réellement passé par Paris pour aller à

Richmond. Je n'y suis pas. Le doct, de la
par de Richmond, le symptôme d'une polétiq
plus à par et plus hardie que je ne le suppose.
Je suis autrement constant, mais hésitant, embarrassé,
triste, timide et méfiant tout le temps.

Adieu, adieu, adieu. Ma fille Pauline ne
s'en va à Paris qu'à demain matin samedi. Elle
en partira dimanche soir. Adieu.

Paris Vendredi le 20 ²⁸²² Septembre
1850.

La foucission hier a été terminée
M. Darcos. il a été fort
et peu de la sainte de
10 x^h fut avec mon jeune
sainte d'assistance, très
respectueux. on a été des
faits arrivés au débarcadier
il a donné un décret à
tout, on traite quelques
un d'affaire de police pour
rapporter. cela a été long.
personne n'a été convaincu
à tout un peu mieux.
Voilà ce qu'on en a raconté
il en manquait peu de choses